



# Le peigne de Cléopâtre

Maria Ernestam



# Le peigne de Cléopâtre

Maria Ernestam

Traduit du suédois par Esther Sermage et Ophélie Alegre

Mari, Anna et Fredrik, trois amis de longue date, ont monté une société au doux nom du Peigne de Cléopâtre. Leur créneau : résoudre les problèmes des gens. Chacun apporte ses compétences, qui en jardinage, qui en déco d'intérieur ou en comptabilité... et la PME se développe avec succès.

Chacun patauge quelque peu dans sa propre existence, en quête d'identité ou d'âme sœur, et trouve un réconfort non négligeable dans l'idée de venir en aide à autrui.

Jusqu'au jour où une vieille dame se présente avec une étrange requête : elle souhaite que Le peigne de Cléopâtre élimine son mari.

Difficile de résister à un filon qui promet d'être lucratif, et les candidats se bousculent bientôt au portillon.

**Maria Ernestam** est suédoise, et vit à Stockholm. Éclectique, elle a multiplié les expériences artistiques : chanteuse, danseuse, mannequin, comédienne, journaliste et auteur.

Ses romans rencontrent un beau succès. *Le peigne de Cléopâtre* est son troisième roman traduit en français, après *Toujours avec toi* (2010) et *Les oreilles de Buster* (2011), prix Page des Libraires et Prix des lecteurs de l'Armitière.

## Le peigne de Cléopâtre

du même auteur  
chez le même éditeur

*Toujours avec toi* (2010)

*Les oreilles de Buster* (2011)

(aussi disponible en poche, collection Babel)

Maria Ernestam

Le peigne de Cléopâtre

traduit du suédois par  
Esther Sermage et Ophélie Alegre

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Titre original :  
*Kleopatras kam*

Illustration de couverture :  
© plainpicture/Laurence Ladougne

---

© © Maria Ernestam, 2007, by agreement with Grand Agency.  
© Gaïa Éditions, 2013, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-376-9

*Pour Anna*





PREMIÈRE SORCIÈRE  
Toutes trois, quand nous revoir  
Dans l'éclair, la pluie, le noir

DEUXIÈME SORCIÈRE  
Après le tohu-bohu  
Le combat gagné perdu

TROISIÈME SORCIÈRE  
Quand le jour aura vécu

PREMIÈRE SORCIÈRE  
Où nous voir

DEUXIÈME SORCIÈRE  
Sur les bruyères

TROISIÈME SORCIÈRE  
Où Macbeth revient de guerre

PREMIÈRE SORCIÈRE  
J'arrive, Mistigri

DEUXIÈME SORCIÈRE  
Crapaud appelle

TROISIÈME SORCIÈRE  
On arrive

TOUTES  
L'impur est pur, le pur – impur  
Soyons la brume et l'air d'ordure

Shakespeare, *Macbeth*, acte I, scène 1\*

---

\* Traduction d'André Markowicz, éditions Les Solitaires Intempestifs (2008).  
Parue auparavant chez Actes Sud/Babel, 1996.  
(Toutes les notes sont des traductrices.)



## Chapitre I

L'idée du Peigne de Cléopâtre vint à Mari quand son patron lui déclara qu'il se passerait désormais de ses services. Au moment même où il prononça ces mots, Mari sut qu'elle oublierait le reste de leur entretien. L'homme avec qui elle travaillait depuis trois ans n'avait plus besoin d'elle. Il avait l'intention de se débarrasser d'elle comme on jette une vieille éponge.

Étrange. On se sert d'une éponge tous les jours pendant des semaines, voire des mois. On la passe sous l'eau, on l'essore, on essuie le plan de travail avec, puis on la range à côté du robinet. Un jour, on s'aperçoit qu'elle sent mauvais et on la jette. Sans se dire que cette mauvaise odeur résulte de bons et loyaux services. Apparemment, cela n'entre guère en ligne de compte pour les éponges. Ni pour Mari.

Perdue dans ses pensées, elle prit conscience qu'elle n'était pas certaine de comprendre ce que venait de lui annoncer son patron – qu'elle avait d'ailleurs toujours considéré comme son égal. Après tout, c'était elle qui menait la barque. Johan était plus convaincant dans le rôle de l'usurpateur, s'attribuant avec brio le fruit du travail des autres.

Pourtant, elle avait aimé faire équipe avec lui. Ils avaient fondé leur cabinet comptable quelques années auparavant, à la suite des menaces de licenciement économique de leur dernier employeur. Certes, ça n'avait pas été facile. Ils s'étaient versé des salaires symboliques et avaient travaillé en dessous du seuil de rentabilité le temps de se constituer une clientèle. Mais quand l'activité avait pris son essor, ils avaient sabré le champagne.

Mari était satisfaite de son travail. Pourtant, elle ressentait un manque. Pendant ses heures de bureau, elle rêvait d'être ailleurs. Elle imaginait David l'accueillant à la maison le soir avec un éclat de rire qui signifierait « *fuck them all* ».

Au fond, tout ce qu'elle souhaitait, c'était qu'il se remette à faire frire des œufs au bacon au beau milieu de la nuit, comme avant, quand il lui demandait si elle préférerait y voir un dîner tardif ou un petit déjeuner très matinal. Qu'il redevenne aussi chaleureux qu'à l'époque où il préparait des moules à la coriandre et au safran pendant que la tarte salée du jour cuisait dans le four.

Johan s'était lancé dans une tirade monotone à propos des bénéfices de la fusion envisagée. Pourquoi se donnait-il tant de mal ? Ce qu'il lui racontait n'était pas un scoop. Elle avait suivi de près les négociations hargneuses avec leur concurrent, et en réalité, c'était elle qui avait conclu le marché. Ils le savaient pertinemment tous les deux. Mais elle s'en fichait. Depuis que David avait changé, cela lui était complètement égal d'occuper un poste de dirigeante ou d'assistante. Elle faisait ce qu'elle avait à faire et gagnait bien sa vie, cela lui suffisait amplement.

Johan semblait sur le point de terminer son soliloque. Dans un accès de théâtralité, il se pencha par-dessus le bureau pour saisir les mains de sa collaboratrice. Mari eut l'impression que des tentacules visqueux se dirigeaient vers elle. Pas question qu'il la touche. Son regard s'arrêta sur une paire de ciseaux et elle eut l'envie folle de sectionner les bras de Johan en leur milieu, comme deux serpents, pour les mettre hors d'état de nuire. Croyait-il que ce geste faussement bienveillant allait changer quoi que ce soit ? Entre eux, le contact physique avait toujours été inconcevable, si bien que leur intimité se résumait à une accolade à Noël. Ils avaient à peu près le même âge. Elle, quarante-deux ans, et lui, un peu plus, mais manifestement, elle ne risquait pas le harcèlement sexuel. Trop blonde, trop ronde, trop nature. Trop réservée, trop aimable, trop gentille. Un peu terne, en fin de compte. La fois où, lors d'une fête au bureau, il lui avait demandé si elle avait un problème avec les bretelles de son soutien-gorge – elles n'arrêtaient pas de glisser –, il était

passablement ivre. Elle avait immédiatement rangé cette remarque au rayon des « humiliations du quotidien ».

– Voilà où nous en sommes, poursuivit Johan sur un ton qui la ramena à la réalité. Ils veulent que je prenne la direction du cabinet. Ce n'est pas ce qui était prévu, puisque leur actionnaire voulait placer quelqu'un. Il a donc fallu faire un compromis. Je t'ai défendue, mais c'était donnant, donnant. Désolé. Je ne crois pas que tu auras du mal à trouver un nouveau boulot. Sache que tu peux compter sur moi. Je te ferai une belle lettre de recommandation. À moins que tu préfères monter ta boîte ou que tu veuilles travailler en indépendant pendant quelque temps, puisque tu n'as pas de famille à charge. D'ailleurs, pourquoi tu n'en profiterais pas pour prendre des vacances ? Pour partir pendant six mois ?

– Ça me touche que tu te préoccupes à ce point de mon avenir.

Le connaissant, elle aurait mieux fait de se taire. Le regard de Johan perdit toute lueur de compassion dès l'instant où il perçut le ton de sa voix.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là, Mari ?

En temps normal, l'agressivité latente de cette réplique l'aurait poussée à faire des concessions. Mais lorsqu'elle leva les yeux sur lui et lut l'agacement sur son visage, elle perdit son *self-control*. Elle se leva, examina les poils qui lui sortaient des narines, sa chemise au col sale et ses cheveux jadis bruns qui commençaient à virer au gris. Des serpents à la place des bras. Elle s'agrippa au bureau, tentant de maîtriser sa colère et sa voix. En vain.

– Putain, quelle hypocrisie !

L'expression de Johan. Impayable. Pourquoi ne lui avait-elle pas craché cela à la figure plus tôt ?

– Regarde-toi, assis là, gras, dégoûtant. Imbu de ta personne. Pour qui tu te prends, à m'annoncer de ton fauteuil que tu es promu directeur ? Tu fais le timide, mais au fond, tu exultes ! Tu te dis que c'est bien mérité et tu

te fous complètement de moi, alors que tu sais que tu me dois tout ! C'est répugnant, Johan. Le monde est ce qu'il est à cause de minables comme toi. Des types présomptueux, égoïstes, dénués d'intelligence, qui se paient la tête du monde et exploitent le talent des femmes. En plus, tu as le culot de jouer le mec compréhensif. « Et si tu partais en vacances ? » Tu es vraiment pathétique, Johan. Tu es...

– Je t'en prie, Mari. On devrait pouvoir se quitter en meilleurs termes, après toutes ces...

Johan s'était lui aussi levé, le teint virant au pourpre. Mari remarqua une tache de café sur le pli de son pantalon. Difficile à faire partir, se réjouit-elle. Bien fait.

– Après toutes ces années ? Ah oui, parlons-en ! Ça en fait des années qu'on travaille ensemble. Des années que je te tire d'affaire, que je fais tes budgets et que je rédige tes interventions... Que je m'occupe de tes barèmes et de tes putain de billets de foot...

– Mari, je t'en prie...

– Tu radotes, Johan. Tout le monde dans ce cabinet sait que tu es loin d'être un grand orateur, mais tu nous as habitués à un peu mieux. Me supplier, ça oui, tu ne t'en es jamais privé. Mari, est-ce que tu peux t'occuper de ci ?... Est-ce que tu peux t'occuper de ça ?... Tes gosses, ta femme, l'école, les réceptions, les réunions... La gentille Mari s'occupe de tout ! La merveilleuse Mari résout tous tes problèmes ! Tu ne t'es jamais demandé si j'en avais, moi, des problèmes ?

Johan ouvrait puis refermait la bouche. Il était tellement ridicule que Mari aurait éclaté de rire si sa rage ne l'en avait empêchée.

– Tu as des problèmes, Mari ? Parce que...

– Des problèmes ? Tu veux savoir si j'ai des problèmes ? Non, aucun, mis à part que je viens de me faire virer de la boîte que j'ai fondée. Moi ! Pas toi ! Tout ça parce que monsieur est devenu directeur. Mais tu n'y arriveras pas,

Johan. Pas sans une collaboratrice aussi serviable et douée que moi. J'espère que tu vas te planter. Et devine qui rira à gorge déployée quand ça tournera mal !

La respiration de Johan s'accélérait.

– Tu es complètement folle ! lança-t-il avec une fureur qui se matérialisa sous la forme d'un postillon sur la joue de Mari.

Elle s'essuya vivement. Son agressivité se muait en une froideur glaciale, excluant toute émotion – positive comme négative. Elle ne lâchait pas Johan des yeux, lisant en lui comme dans un livre ouvert : Allons-y doucement avec cette hystérique, elle connaît du monde.

– Tu auras ce que tu mérites. Une belle lettre de recommandation. À moins que je change d'avis après ce que tu viens de me cracher à la figure. « Gras »... Je pourrais te rendre la pareille, tu sais... Et « exploiter les femmes talentueuses »... Tu te crois plus intelligente que moi ? Dans ce cas, c'est étonnant que je sois de ce côté-ci du bureau et toi de l'autre.

– Ce qui va t'étonner, surtout, c'est de devoir crier au secours.

Ses propres mots la devançaient. Comme sous leur influence, sa main obéit et se saisit de la paire de ciseaux, la brandit et l'abassa, pointe la première. Gauche ou droite ? Droite. « Je suis gauchère, il est droitier. »

Au son des hurlements, elle prit conscience de ce qu'elle venait de faire. La paire de ciseaux, éclaboussée de sang, avait profondément entaillé la main droite de Johan, dont les yeux écarquillés se figèrent sur la blessure, puis sur les ciseaux, puis sur elle.

– Qu'est-ce qui te prend ? Tu m'as... Ça ne va pas, la tête, Mari ! Tu es devenue complètement folle ! Tu m'as blessé ! Tu m'as...

Johan retomba lentement dans son fauteuil, pâissant. Elle aurait dû s'en douter : il ne supportait pas la vue du

sang – raison pour laquelle il n’avait jamais pu assister aux accouchements de sa femme. Le pauvre. Au bureau, on l’avait consolé. Des pas résonnèrent dans le couloir. Les autres n’allaient pas tarder à apparaître dans l’encadrement de la porte. Elle décida de quitter les lieux et de revenir chercher plus tard le peu d’effets personnels qu’elle gardait dans son bureau. Et puis non, finalement, à quoi bon revenir ? Sa veste de tailleur était élimée. Les chaussures d’intérieur qu’elle avait achetées après avoir cassé le talon d’un escarpin n’avaient plus aucun charme. D’ailleurs, elle avait pris la première paire essayée dans le magasin. David les aurait détestées. Sans doute – difficile, désormais, de connaître son avis.

Johan, livide, semblait voir trouble. Sa pupille était sur le point de partir se promener derrière sa paupière. Mari se pencha vers lui, fixant ses yeux embués dont il était si fier.

– Tes dents ont jauni, Johan. Elles sont tachées. Maintenant que tu montes en grade, je te conseille de boire moins de café ou de te payer un blanchiment dentaire. Et puis, je crois que tu as un souci avec ta bouche. Elle tombe aux commissures.

Sans attendre, elle lui tourna le dos et sortit. Dans la rue, elle inspira une profonde bouffée d’air et découvrit que le soleil brillait, malgré tout. Puis elle composa le numéro d’Anna.



## Chapitre 2

Le café d'Anna était fermé depuis un bon moment. Face à la propriétaire des lieux, Mari déclinait une flopée d'insultes fantaisistes qui commençaient toutes par « Johan ». Quand elle lui avait téléphoné pour lui raconter qu'elle venait de planter une paire de ciseaux dans la main de son patron, Anna lui avait proposé de fêter ça avec une bouteille de vin rouge. De toute façon, selon elle, Johan était un « rebut de l'évolution ». Inconsciemment, Mari devait savoir que son amie réagirait de la sorte. Dès qu'elle était sortie de son ancien lieu de travail, l'air lui avait semblé plus léger. Elle avait respiré à pleins poumons afin de soulager le poids qui compressait sa poitrine. Puis elle avait eu l'impression de couler, mais s'était rappelé à temps qu'Anna savait rire du pire.

Mari qualifiait souvent leur amitié de miracle mathématique : elle prouvait que deux lignes parallèles peuvent se rencontrer. Autre comparaison qui lui traversait parfois l'esprit : elle-même en nombres négatifs et Anna en positifs. Résultat de l'équation : il ne pouvait y avoir entre elles aucune concurrence.

Les deux amies avaient fait connaissance un été, alors qu'elles travaillaient dans un café saisonnier à Stockholm. Rapidement, elles avaient compris qu'elles feraient mieux de se serrer les coudes pour ne pas périr sous le joug du patron, au sujet duquel Anna avait écrit dans les toilettes : *Hitler is alive and running a café in Stockholm*\*. La comparaison avait déplu à Mari, mais Anna s'était défendue : elle disait tout haut ce que tout le monde pensait tout bas. C'était, d'après elle, la meilleure façon de vivre sa vie – avec sincérité et anticonformisme.

---

\* Hitler est bien vivant. Il tient un café à Stockholm.

Anna irradiait de féminité. Sa chevelure brune souvent emmêlée brillait telle une aura scintillante autour de son visage. Aucun mâle ne pouvait résister à son sex-appeal, et son propre appétit vorace pour le sexe opposé suscitait autant d'envie que de dégoût. Mari l'avait souvent entendue dire au téléphone qu'amour d'un jour ne signifiait pas forcément amour toujours.

Elle avait travaillé dans la restauration à l'étranger, tenu une boutique à Berlin, été mannequin et pâtissière en France, puis elle avait vécu pendant plusieurs années sur une péniche à Amsterdam avec un Australien rencontré dans un kibboutz en Israël. Leur fille Fanditha habitait également à Stockholm, où elle faisait des études de sciences économiques. Elle insistait pour se faire appeler Fanny, se couchait tôt et portait des jupes plissées ou des tailleurs. Anna se demandait régulièrement ce qu'elle avait bien pu louper dans son éducation.

Pour éviter que Fanditha ne se retranche entièrement derrière les murs infranchissables de la normalité, Anna avait quitté son Australien pour s'installer à Stockholm, où elle avait ouvert un café. Situé dans le quartier de Söder, Le Refuge était un endroit agréable qu'elle avait aménagé à son goût. On y consommait des soupes, des tartes salées et des pâtisseries maison à des prix quasiment charitables pour la ville de Stockholm. Les habitués y passaient facilement des heures, enfoncés dans des fauteuils de récup'. Parfois, Anna leur offrait un verre pour accompagner le repas dont, généralement, ils se délectaient. Elle cuisinait merveilleusement bien, probablement parce qu'elle n'était pas très regardante sur ce qu'elle mettait dans la marmite. Selon une rumeur tenace, un client aurait un jour repêché une petite culotte noire en dentelle dans la soupière. Anna reléguait la légende à un simple rêve érotique – humide, à plus d'un titre.

En arrivant au Refuge, Mari remarqua qu'Anna avait

allumé des bougies pour chasser la nuit d'octobre, annonciatrice de feuilles tourbillonnantes, d'obscurité et de froid. Son amie ne l'avait pas attendue pour commencer à fêter ça. L'alcool, voilà ce qui aurait peut-être raison d'Anna, se dit Mari. Plus d'une fois, elle l'avait ramenée chez elle complètement déboussolée, pour la débarbouiller et la border. Vingt ans plus tôt, ses escapades nocturnes ne l'empêchaient guère de réapparaître le lendemain matin après sa douche, fraîche comme une rose. Malheureusement, le temps ne pardonnait pas. Elle était toujours d'une beauté rare, mais il arrivait désormais que ses paupières retombent lourdement sur ses yeux las. Ceci dit, aucun signe de vieillissement n'aurait empêché Anna de continuer à vivre sa vie comme elle l'entendait.

– Je préfère encore ne pas me regarder dans la glace, avait-elle déclaré un jour. D'ailleurs, je me trouve plus belle aujourd'hui que je ne l'aie jamais été.

C'était sans doute vrai. Son chemisier transparent révélait une paire de seins qui n'avaient rien perdu de leur insolence. Au creux de sa gorge nichait un pendentif représentant le yin et le yang. Noir et blanc. Blanc et noir. Les contraires unis en un tout. Quand elle releva la tête, Mari se vit à travers son regard. Blonde, des formes là où il n'en fallait pas. Vêtue de vestes et de pantalons noirs ou gris qui la serraient aux mauvais endroits. Des chaussures confortables. Elle aurait pu se mettre en valeur si elle l'avait voulu. Sa chevelure dorée était un atout. Ses yeux, d'une couleur peu commune, tiraient sur le violet. Un jour, on l'avait complimentée pour la douceur de ses joues de bébé. Mais à quoi bon ? Une façade pourrie ne se ravale qu'au prix de gros travaux et d'innombrables litres de peinture. Mieux vaut laisser la dégradation s'harmoniser avec la surface.

Anna leva son verre pour trinquer.

– Ça faisait un moment que je t'attendais au tournant. Il fallait que tu réagisses. Depuis combien de temps tu faisais

son boulot en plus du tien ? Sans compter les heures passées à organiser sa vie privée pendant que la tienne moisissait. Si au moins tu en avais tiré un quelconque profit. Mais si j'ai bien compris, il ne s'est jamais rien passé entre vous. Remarque, coucher avec un type pareil, ça relève de l'auto-flagellation.

– Anna !

– Je dis la vérité, c'est tout. Et tu sais quoi ? Tu tiens peut-être la chance de ta vie. Monter sa boîte, ce n'est pas une mauvaise idée. Johan est un con, mais là-dessus, il a raison. La plupart des entreprises proposent des produits ou des services bien trop compliqués. Il te faut une idée simple. Les gens travaillent, se lavent, s'aiment, dorment, aménagent leurs maisons, rient parfois, pleurent souvent et meurent. Ça ne va pas chercher plus loin. Trouve un concept en relation avec ces activités. Apporte aux gens des solutions à leurs problèmes. Entre-temps, tu peux travailler ici. De toute façon, j'ai envie de changement. Je voudrais me remettre à la décoration d'intérieur. Et un peu mieux gagner ma vie.

Sous l'effet du vin, Mari commençait à se détendre. La violence de son geste lui paraissait à la fois incompréhensible et parfaitement logique. Elle s'était emparée d'une paire de ciseaux et l'avait plantée dans la main de Johan. Ça lui avait fait du bien. Elle avait eu l'impression d'avoir le contrôle – sur les choses et sur elle-même.

– Je crois que j'aurais pu le tuer.

À cet instant, Fredrik entra. Il referma la porte derrière lui, tourna la clé et remit le paillason en place.

– Tu parles de moi ? Je peux m'en aller, si tu veux. Ou alors je me charge de faire la peau au type en question. Je suis d'humeur, figure-toi. Quand j'ai présenté mon ticket au guichet du métro, l'employé a répliqué qu'il ne pouvait pas le tamponner si je ne le déplaçais pas. J'avais les mains pleines de sacs de courses, alors j'ai essayé de lui faire comprendre qu'il me rendrait un grand service s'il prenait la peine de le

faire pour moi. Et vous savez ce qu'il m'a répondu ? « C'est pas mon boulot de déplier les tickets. » J'aurais pu le tuer, lui aussi...

Mari contempla Fredrik : beau, comme toujours. Elle était jalouse de ses hanches et il avait dû payer une fortune pour sa veste en cuir – plus qu'il n'en avait les moyens. Elle observa ses cheveux foncés, bien coiffés, son regard ambré, d'une couleur qui n'existe pas, sa bouche ourlée. Il était séduisant. Une fois de plus, elle se dit qu'en n'osant pas lui rendre son baiser, ce jour-là, elle avait commis l'erreur de sa vie.

Les trois amis s'étaient rencontrés au cours d'un voyage en Italie qui remontait à tellement loin que Mari préférerait ne pas y penser. Anna et elle visitaient villes et musées à un rythme d'enfer, ce qui n'avait pas empêché Anna d'ajouter la gente masculine locale à son programme. Un soir où elle se faisait offrir un verre de plus dans un bar, Mari, les larmes aux yeux, s'était excusée et était sortie. Promenant sa déception le long des rues étroites, elle avait fini par s'arrêter dans un café ouvert la nuit, où elle avait commandé un espresso et une réconfortante pâtisserie à la crème, tandis qu'Anna était probablement déjà à l'hôtel. Et tant pis si ce genre de gourmandise arrondissait ses hanches et diminuait ainsi la probabilité qu'un étranger lui offre un cocktail. En observant le serveur, Mari s'était dit qu'au moindre mot doux – *ciao bella*, au hasard –, elle se jetterait dans ses bras.

L'homme assis à la table voisine l'avait regardée comme s'il lisait dans ses pensées. Il lui avait demandé si elle était suédoise. Lorsqu'elle avait acquiescé, il s'était levé d'un bond pour venir la rejoindre. Ils avaient discuté pendant des heures jusqu'au moment où Mari, se disant brusquement qu'Anna devait l'attendre, avait ramené Fredrik dans la petite pension de famille où elles logeaient.

Anna avait accueilli le nouveau venu à bras ouverts. Ils avaient veillé jusqu'à l'aube en partageant le peu de vin qui

leur restait, se racontant leurs vies, riant, pleurant. Et ils étaient devenus amis.

Dès lors, ils ne s'étaient plus quittés. Un soir, alors qu'Anna avait décidé de rester en discothèque, Fredrik avait tenté d'embrasser Mari. S'imaginant être le lot de consolation, elle l'avait repoussé. Bien sûr, elle l'avait regretté par la suite. Puis elle avait fini par se faire une raison : elle aimait trop Fredrik pour risquer de le perdre à cause d'une liaison éphémère. Il n'avait jamais renouvelé la tentative et, à ce jour, Mari n'était pas certaine d'avoir fait le bon choix. Quoi qu'il en soit, leur amitié avait tenu bon.

Dehors, la lumière du jour déclinait alors qu'à l'intérieur du café, celle des bougies faisait danser des ombres sur les murs verts. Fredrik avait trouvé cette teinte osée. Puis, comme tant d'autres, il avait dû reconnaître qu'Anna avait fait le bon choix, une fois de plus. Il était installé dans le fauteuil à oreillettes qu'Anna avait hérité de son grand-père. Mari, elle, avait choisi le rocking-chair – autre vestige familial. Elle replia ses jambes sous elle et contempla ses deux compagnons. Ils avaient réussi à garder le contact durant toutes ces années malgré les aléas de leur existence. Les nombreux voyages d'Anna les avaient souvent contraints à se contenter de courtes visites, de lettres, d'e-mails et de conversations téléphoniques. À cela s'étaient ajoutées les années que Mari avait passées en Irlande. Fredrik était resté à Stockholm, mais dès qu'il en avait les moyens, il s'évadait pendant des mois entiers. Seul. Encore et toujours seul. À présent, le trio partageait la quarantaine et le célibat... Abstraction faite des hommes qui couraient après Anna.

Mari raconta une fois de plus l'événement du jour. Ne s'indignant pas particulièrement de l'usage qu'elle avait fait de la paire de ciseaux, Fredrik constata calmement qu'un trop-plein d'agressivité pouvait facilement provoquer des actes irréflectés.

– Ça faisait probablement longtemps que tu rêvais de lui

planter des ciseaux dans la main ou de lui hurler dessus. Inconsciemment, bien sûr. Tu n'as jamais rien dit, et ça t'a frustrée. Et puis l'occasion s'est présentée. Je crois que ça fonctionne comme ça. On encaisse les injustices jusqu'au jour où on explose. Ça peut être déclenché par un tout petit détail. En général, ce jour-là, personne ne comprend pourquoi on s'est mis dans un état pareil.

– Un petit détail du genre licenciement, tu veux dire ?

– Mais non, voyons. Bien sûr que c'est dégueulasse. Et pourtant, je ne te plains pas. Je me doutais que ça n'allait pas très fort. Allez, on devrait ouvrir une bouteille de champagne pour fêter le début de ta nouvelle vie.

– Pour fêter que j'aie planté une paire de ciseaux dans la main de quelqu'un ? Que je me sois sentie capable de le tuer ? Ça fait froid dans le dos... S'il porte plainte, je vais devoir le dédommager.

– Ça m'étonnerait qu'il soit si bête. Il a dû avoir très mal, mais tu l'as tourné en ridicule. Et c'est normal que tu aies voulu le tuer. Ça nous arrive à tous un jour ou l'autre. Je n'ai qu'à penser à l'employé du métro. C'est une question de survie. Ou de justice.

Anna déposa une grosse marmite sur la table et servit la soupe dans des assiettes creuses. Mari prit la sienne à deux mains, y découvrit des morceaux de veau mélangés à des tomates et à de gros haricots. Elle s'appliqua à ne pas la faire déborder. Quelques gouttes atterrirent tout de même sur sa cuisse, dessinant sur son pantalon une tache similaire à celle de Johan. Lorsque le liquide brûlant traversa le tissu jusqu'à sa peau, elle frémit. Cela lui rappela David et son désir de prolonger sa vie à travers l'art. « Il faut que ce soit spécial. Que ça marque les esprits. Que les masses n'en sortent pas indemnes. »

– Je ne sais pas si c'était une question de survie. Il s'agissait plutôt d'un trop-plein d'agressivité, comme tu dis. J'ai en moi une colère qui m'effraie parfois.

Fredrik lui caressa le bras.

– Si ça peut te rassurer, tu ne corresponds pas aux statistiques : les hommes sont responsables de quatre-vingt-dix pour cent des meurtres. Depuis la nuit des temps. Ne me regarde pas comme ça, je n'en suis pas fier. Tu peux me citer une civilisation dans laquelle les femmes ont rassemblé des armées, sont parties en guerre, ont exterminé leurs ennemies et ramené chez elles les hommes en âge de se reproduire ? Nous, nous avons toujours fait ça.

Anna but le reste de sa soupe à même l'assiette et s'essuya la bouche d'un revers de main. Mari la contempla dans la lumière vacillante des bougies. Elle avait l'air aussi jeune qu'à l'époque où ils passaient des heures ensemble sur les lits branlants de la pension de famille italienne. Telle une poupée russe, Anna semblait renfermer en elle tous les visages qu'elle avait eus au fil des ans.

– Voilà une excellente idée. Imagine qu'Anna, moi et quelques autres, nous nous mettions à tout détruire sur notre passage, à exécuter des femmes et à ramener les plus beaux mecs en les tirant par les cheveux. Pourquoi nous ne l'avons pas encore fait ? C'est de l'intelligence ou de la stupidité de notre part ? Enfin, il n'est jamais trop tard. On n'arrête pas le progrès...

Fredrik éclata de rire. Un homme. Était-il un meurtrier potentiel pour autant ? Serait-il capable, dans un accès de colère, d'abattre un ennemi ou de tuer sa propre femme ? Difficile à croire. Pourtant, Mari savait à quel point les apparences pouvaient être trompeuses. De toute façon, Fredrik n'avait pas d'ennemis. Sous ses faux airs de James Bond ou de cow-boy s'éloignant dans le soleil couchant, il était farouchement opposé à toute forme de violence.

Il ne parlait jamais de ses anciens amis ni de ses relations avec les femmes, qu'elles soient d'actualité ou non. Côté famille, son père était décédé depuis longtemps et sa mère habitait seule quelque part dans le Norrland. Voilà tout ce



que Mari savait. Il ne lui en avait pas dit davantage, et elle ne posait pas de questions.

Fredrik, que sais-je de toi ? Nous nous connaissons depuis une éternité, nous avons parlé de tout ce qui touche à la vie. Pour ma part, je sais pourquoi je suis seule. Mais toi ? Pourquoi tant de liaisons éphémères ? Les femmes défilent dans ta vie comme un refrain monotone. Une Lisa par-ci, une Ylva par-là. Karin, Annette... Aucune d'entre elles n'a donc changé le cours de ton existence ?

À part Anna, Fredrik et un David qui n'est plus que l'ombre de lui-même, je suis moi-même très seule, pensa encore Mari. Je ne suis pas en bons termes avec ma famille. D'ici quelques mois, mes collègues de travail ne me reconnaîtront plus. Ai-je peur ? Un peu, oui. Peur d'être insignifiante. Peur qu'on m'oublie, comme disait David. Mais qu'y faire ?

Mari repensa à l'idée d'Anna. Résoudre les problèmes des gens. Mais comment définir ces problèmes ? D'ailleurs, était-ce bien nécessaire ? On devait pouvoir créer une entreprise qui offre des solutions sans délimiter à outrance la nature de la demande, et qui aurait le mérite de combattre la peur ambiante. La peur est tellement répandue.

– Je me demande, maintenant que j'ai évacué un peu de colère en plantant une paire de ciseaux dans la main de mon patron, si on ne pourrait pas monter une boîte ensemble ?

Anna et Fredrik levèrent les yeux vers elle. À cet instant, Mari sut qu'elle venait de formuler le seul projet possible. L'évidence avait mis un certain temps à s'imposer, allez savoir pourquoi.

– Depuis quand formons-nous une trinité presque parfaite ? Anna, depuis quand cherches-tu le sens de la vie aux quatre coins du monde ? Et toi, Fredrik, tu ne demandes pas mieux que d'être seul en notre compagnie ! Anna, tu m'as dit qu'il fallait identifier les besoins des gens. Pourquoi ne pas les laisser nous dire ce dont ils ont besoin ? Les gens

ont des problèmes ? Nous les résoudrons. Notre palette de compétences est assez vaste, et même impressionnante. Je suis diplômée en sciences économiques, j'ai tenu un restaurant en Irlande, j'ai l'habitude d'assurer les arrières des lâches et je sais tenir tête à l'administration. Anna, toi, tu as touché à tout. Fredrik, tu as donné des cours dans toutes les matières imaginables dans presque toutes les écoles de la ville. Tu as quelques restes de tes études de droit et tu sais te servir de tes mains. Le lieu, nous l'avons. Quel bonheur de venir ici tous les matins renifler l'odeur du pain chaud au lieu de l'après-rasage de Johan ! On pourrait trouver quelqu'un pour tenir le café. Ensuite, on s'installerait dans le bureau, à côté de la cuisine. C'est une idée formidable, je vous assure !

À mesure qu'elle y réfléchissait, Mari se rendait compte à quel point son idée était géniale. Évidente. C'était écrit dans les étoiles.

– Fredrik, tu travailles toujours dans l'intérim. Moi, je viens d'être licenciée et je suis libre comme l'air. Anna, tu ne m'as pas dit que tu voulais reprendre la décoration d'intérieur ? Ça ouvre déjà pas mal de possibilités. Et je connais quelqu'un qui pourrait te donner un coup de main au café : ma voisine. Elle est très sympa. Je la croyais heureuse jusqu'à il y a trois semaines. Elle a trois beaux enfants en bonne santé et un mari qui fait parfois les courses. Mais un jour, elle s'est mise à hurler sur le trottoir d'en face, de but en blanc. Elle disait qu'à moins de sortir un peu de chez elle et de fréquenter des adultes, elle allait finir par s'enfermer dans un sac-poubelle et se jeter dans le bac du recyclage. Fini, la maman. Sur les rotules. Elle a même dit qu'elle préférerait se transformer en banc public. Quand elle m'a vue, elle a eu l'air gêné. Elle m'a dit « bonjour » et « comment ça va ». Je me demandais si je ne pourrais pas lui trouver un poste au bureau, mais au café ce serait parfait.

Pas de réponse. Puis Anna se leva et disparut dans la

cuisine. Mari s'apprêtait à répéter sa question, mais Fredrik la devança.

– Pourquoi pas ? Une entreprise qui résout les problèmes des gens. C'est aussi simpliste que génial. On devrait pouvoir définir une dizaine de domaines dans lesquels on proposerait des compétences solides. On est des touche-à-tout, des battants. On n'a pas besoin d'avoir des horaires fixes, et puis on s'entend bien.

Anna revint avec un plateau sur lequel étaient posés trois verres. Lorsqu'elle le déposa sur la table, Mari vit qu'elle avait préparé des *irish-coffees*. Quelle bonne idée, se dit-elle. Et si c'était pour me faire plaisir ? Non, elle n'est pas au courant. La chanson de David résonna dans sa tête : *I've been a wild rover for many a year, and I've spent all my money on whiskey and beer\**. Elle prit son verre et, fermant les yeux, savoura une gorgée du merveilleux breuvage. Délicieux. Évidemment. Fredrik semblait heureux.

– Cette société sera peut-être la solution à tous nos problèmes, dit-il au bout d'un moment. Je suis partant. Je n'ai rien à perdre et tout à y gagner. On n'a qu'à utiliser la Bible pour faire notre pub. « Ne vous souciez pas du lendemain, car le lendemain prendra soin de lui-même. À moins que nous nous en chargions. Amen. » Anna, tu es d'accord ?

– Bien sûr. Je vous ai servi à boire pour que vous lisiez dans vos verres. Simple superstition, bien sûr, mais un whisky de quatre-vingts ans d'âge, ça s'y prête.

Mari obéit. Elle contempla la crème qui flottait sur un lit de café sombre. « Flamme, brûle, chaudron, trouble\*\* ! » En fondant, le nappage dessinait un motif constitué de points et de lignes. Des pierres et des moules, songea-t-elle, résignée. Pourquoi je repense à la plage alors que je suis sur

---

\* Ça fait des années que je vagabonde, libre et farouche, et j'ai dépensé tout mon argent en bière et en whisky.

\*\* Shakespeare, *Macbeth*, acte IV, scène 1, traduction d'André Markowicz, éditions Les Solitaires Intempestifs (2008).

le point de repartir à zéro ? Pourquoi ne me laisses-tu pas tranquille ?

Elle ouvrit la porte de son appartement d'un geste qui trahissait une certaine attente, et comprit très vite qu'elle serait déçue. Personne pour entendre ses projets d'entreprise. L'appartement était toujours aussi désert. Elle ne parvenait pas à se l'approprier, à imprégner les murs de sa propre odeur. Sans allumer la lumière, elle se dirigea vers la salle de bains où elle se déshabilla. Elle laissa ses vêtements entassés sur le bord de la baignoire, enfila une chemise de nuit chaude, et se mit au lit.

Dans son sommeil sillonné de murets de pierres, des chevaux paissaient et le sommet des montagnes disparaissait dans la brume. Elle sentit l'odeur salée des vagues de l'Atlantique qui se brisaient contre les falaises à pic. En Irlande, la terre se cabre devant l'océan. Les pointes de terre se ruent dans la mer, formant des gouffres. Des centaines de mètres séparent les crêtes blanches qui hérissent l'eau de leurs creux, et aucune barrière ne se dresse pour retenir les curieux. Il suffit d'un souffle de vent, avait-elle dit un jour.

Cela avait fait rire David.

Ils étaient en route pour Renvyle Point, comme toujours quand David voulait respirer l'air pur. Sur le chemin, ils avaient dépassé Letterfrack, le village fondé par les quakers, traversé Tullycross et constaté que la visibilité était bonne. Elle permettait d'apercevoir Croagh Patrick, la montagne sacrée – enfin, tant qu'il ne pleuvait pas. Ils n'avaient pas beaucoup parlé ce jour-là. À Tully, ils s'étaient arrêtés boire une Guinness. Elle brûlait d'envie de le questionner à propos de l'exposition, de lui demander ce que les gens avaient pensé des sculptures, mais elle s'était abstenue. Il le lui raconterait s'il le souhaitait. Son silence signifiait peut-être qu'ils avaient quelque chose à célébrer. Elle en saurait plus à Renvyle Point.

Au bout de la route, ils descendirent de voiture et se dirigèrent vers la langue de terre qui s'aventurait le plus loin dans la mer. Comme toujours, la beauté du paysage lui donnait l'impression d'être nue, comme si sa présence détonnait dans le tableau. Sur les collines verdoyantes, les moutons paissaient avec monotonie tandis qu'une vieille bâtisse en ruines étirait sa silhouette, laissant à la végétation le loisir de chatouiller l'espace entre ses dernières pierres. Les îles répandues autour de Ballinakill Bay se dessinaient avec une netteté inhabituelle ; voilà pourquoi les touristes affluaient en Irlande malgré les averses et l'humidité, se dit-elle : pour admirer ce genre de vue. Ils voulaient voir s'entremêler passé et présent, sentir les incantations des Celtes s'élever vers le ciel comme s'ils régnaient toujours en maîtres des lieux. L'océan était agité, mais le soleil chauffait. En chemin vers la falaise, David enleva sa veste.

Ils y arrivèrent presque en même temps et se penchèrent prudemment au-dessus du vide. En contrebas, la plage parsemée de moules et de galets semblait toujours aussi inaccessible. La première fois que David la lui avait montrée, Mari avait découvert une silhouette assise en contrebas, scrutant les vagues. David avait pris un air sérieux :

– Il est descendu en volant. C'est possible. Un jour, je te montrerai.

Puis il lui avait dévoilé l'existence d'un sentier caché entre les falaises. Sans trop d'effort, ils s'étaient retrouvés sur la plage et accroupis au bord de l'eau, admirant la vue. David avait toujours préféré Renvyle Point aux falaises de Moher.

– Elles sont plus nombreuses et plus hautes là-bas, je le sais bien. Mais ça me suffit ici, et je préfère éviter le défilé de cars et les troupeaux de touristes.

Elle se souvint du sentier et lui proposa de descendre. Il refusa, préférant par ce temps clair contempler l'océan d'en haut.

En le regardant déplier le plaid, Mari se dit que le moment

était venu. Tous deux attendaient depuis longtemps la reconnaissance professionnelle. Ils avaient fondé beaucoup d'espoir sur les nouvelles sculptures de David. Selon Mari, il n'en avait jamais fait de meilleures. Des corps en mouvement, enlacés, sculptés dans l'argile. Un hommage aux poissons dont il parlait souvent. Dans cette espèce, le mâle mordait la femelle après l'accouplement pour faire corps avec elle jusqu'à mêler leurs sangs.

– Ça, c'est de l'amour, avait-il déclaré alors qu'il pétrissait l'argile blanche pour y former le corps de Mari.

Elle avait imaginé le sang de David coulant dans ses propres veines, étendant son emprise sur elle. Effrayant. Il avait poursuivi avec enthousiasme sa description de ces poissons issus des profondeurs marines. La sculpture, une fois terminée, l'avait touchée. Tout en nuances, elle exprimait une souffrance délicate. Un critique ne manquerait pas de le voir. Cela sautait aux yeux, même pour l'amateur qu'elle était. Tôt ou tard, il deviendrait célèbre. D'ailleurs, à en juger par son comportement, c'était enfin arrivé.

Mais il gardait le silence. S'asseyant sur le plaid, il tira de sa veste une petite bouteille de vin et un paquet de biscuits.

– Le dernier repas, dit-il.

Cette référence biblique la fit sourire. Elle prit un biscuit, but une gorgée de vin, l'observa. Il plissait le front, ce qui mettait la pagaille dans les taches de rousseur qui moucheaient son nez. Ses cheveux roux tombaient en cascade dans son cou. Mon Irlandais est le portrait craché de son peuple, se dit-elle. En plus, il chante et joue de la flûte : un vrai cliché. Mais ils ne sont pas tous comme ça. C'est un exemplaire unique. Il se tourna vers elle.

– Je t'ai dit un jour qu'on peut prendre son envol d'ici. Tu t'en souviens ?

– Bien sûr.

David se leva.

– Je vais te montrer.

Un courant d'air lui lécha le bas du dos, la tirant de son profond sommeil. David se glissa près d'elle et fit courir ses doigts le long de sa colonne vertébrale. Il l'obligea à se tourner vers lui. Sa peau sèche réclamait chaleur et humidité. Sous sa chevelure rousse qui se détachait dans l'obscurité, ses yeux étaient las.

– David, murmura-t-elle.

– Excuse-moi, je suis en retard, dit-il en pressant la jambe entre ses cuisses.

Une vague de froid se répandit dans le corps de Mari, gagnant son ventre, son dos, sa bouche. Elle se mit à claquer des dents.

– Tu ne peux vraiment pas...

Il posa un doigt sur ses lèvres.

– Non. J'essaie, mais je n'y arrive pas. Tu as été vivante aujourd'hui ?

– Oui, David. J'ai été vivante aujourd'hui, comme tu me l'as demandé.

– Tant mieux. Sinon, nous ne pourrions plus être ensemble.

